

La Liberté érotique de Soufiane Ababri

Par Abdellah Taïa

janvier 2017

Dès le premier regard, j'ai été saisi, frappé. Je dirais même ceci, sans aucune hésitation : je suis tombé immédiatement amoureux de ces dessins signés de mon compatriote Soufiane Ababri. Et j'ai éprouvé, tout de suite également, ce désir : inventer des mots pour les décrire, les accompagner, les rêver encore et encore. Propager autour de moi le plaisir qu'ils procurent. Jouir avec les autres en les poussant à contempler ces dessins très libres, très érotiques et, cela va sans dire, très politiques.

Il y a un telle liberté dans cette série. Un tel sentiment de jubilation. Et un souffle, fort, assuré, assumé, qui traverse l'ensemble sans jamais faiblir. Qu'il s'agisse d'un autoportrait ou bien d'une scène sexuelle ou encore d'une image prise directement dans la rue, sur la plage, dans une manifestation, je suis systématiquement emporté par la très grande expressivité du style et sa simplicité très émouvante.

J'ai l'impression d'être à côté de Soufiane Ababri, dans son lit, et j'assiste à ce travail, à cette éclosion. Je l'entends qui se parle. Je me libère de tout et je laisse parler mon cœur, mon corps, mon sexe. Je n'ai pas peur. De quoi avoir peur d'ailleurs ? De l'autre ? Les autres ? Je suis déjà nu et, homosexuel libre, libre tout au fond de moi, Soufiane, je vais oser aller plus loin. Et je le fais. Et il le fait. D'une manière si naturelle, si évidente, si belle, si tendre et si crue que jamais on ne doute de sa sincérité. Et de son talent.

Je suis avec Soufiane. Et je ne suis pas lui. C'est peut-être cela qui me fait aimer plus ces dessins. Soufiane est marocain comme moi. Vivant en France depuis quelques années, comme moi. Et, pour sûr, il est ici beaucoup plus libre que moi. Je suis surpris et ravi par son audace. Je suis frère avec lui. Admiratif devant lui. Et, comme d'autres l'ont fait avec moi, je prends sa main. Cela s'impose. Cela doit être fait.

Toute la culture esthétique de Soufiane est là, dans ces dessins. Toute sa sensibilité. Et toute son audace politico-sexuelle. En les regardant, je pense à Jean Genet, à sa merveille « Un chant d'amour ». Je pense à Rainer Werner Fassbinder. Je pense aux merveilleux films égyptiens des années 50 et 60. Je pense à certains détails si transgressifs, si jouissifs, de nos vies marocaines. Et je pense à tant d'autres choses sans que cela m'empêche de voir et de reconnaître le geste artistique accompli par Soufiane.

Je me dis aussi que je n'ai jamais vu un artiste arabe aller aussi loin dans l'expression des désirs, de la sexualité et des corps nus. Bien plus que nus. Et là, je suis devant un dilemme: je suis obligé de reconnaître ce trait distinctif, ce courage politique et, en même

temps, je n'ai pas envie d'enfermer Soufiane dans un regard trop politique qui passerait sous silence l'essentiel de cette série : sa très grande liberté. Que faire alors?

Soufiane Ababri est né au Maroc. A grandi au Maroc. La culture arabe est en lui. Ses traces lointaines, proches, le nourrissent. Et ces dessins si érotiques forcément rappellent les magnifiques miniatures perses où il y a un jeu très subtil entre ce qu'on cache et ce qu'on montre. Des miniatures pour dire d'une manière précise et durable un sentiment amoureux. Un geste tendre. Un geste sexuel. Un geste homosexuel. D'ailleurs, certaines de ces miniatures représentent des couples d'hommes en train de faire des choses. Ils avancent. Ils vont l'un vers l'autre. Sans rien renier de leur culture et de leur histoire. Des hommes musulmans dans l'amour. Oui, cela a existé, a été possible. Et, qu'ils le veuillent ou pas, cela se passe toujours dans notre monde arabe, on fait toujours ces gestes d'amour. On n'est pas toujours obéissants. Et la transgression existe là-bas aussi. Et même cachée, elle a du goût, une saveur parfois révolutionnaire.

Je pense aussi, en rêvant devant les dessins de Soufiane, à certains poètes arabes qui ont décrit merveilleusement bien le corps de l'être aimé. De l'exaltation pure. Ils sont nombreux, ces poètes. Bachar Ibn Bourd. Al-Moutanabbi. Et, bien sûr, celui qui était homosexuel et que l'histoire littéraire arabe considère aujourd'hui encore comme le plus grand : Abou Nouass. Je cherche dans ma mémoire un poème à lui. Quelques vers appris jadis par cœur et qui, en les repassant dans ma tête, me donneraient des frissons, des envies de me déshabiller sur le champ et, seul, inventer un double pour aller avec lui jusqu'au bout du plaisir et du moment. Je vois Abou Nouass. Il est toujours vivant. Je trouve ces traces, ces mots de lui, si beaux, appris par cœur à l'adolescence. De ce lieu qu'on appelle l'éternité, ils me reviennent. Je regarde les dessins de Soufiane et, heureux, je les récite :

« Proclame haut le nom de celui que tu aimes,
Car il n'est rien de bon dans les plaisirs cachés. »

Je reste là, dans ces descriptions, dans cet élan romantique, dans cette pureté et dans ce jeu. Quelque chose de triste remonte en moi, d'un coup. Je retourne aux dessins. Je voyage dedans de nouveau. Et, très mélancolique, je me dis que leur force vient aussi de leur dimension politique. Il faut donc que je le souligne. C'est explicite. Soufiane n'a pas peur, du tout. Qu'il dessine des corps marocains ou des corps occidentaux, il est évident à chaque fois que son point de vue politique de la situation est là également. Fort et clair. Même dans ce qui pourrait paraître comme « vulgaire ». Même dans les yeux tristes des autoportraits. Et même dans la descriptions d'une situation révoltante qui se passe dans la France d'aujourd'hui.

Alors, non, il ne faut pas craindre de replacer ces dessins dans le contexte où ils ont été produits. Dans le monde fou et déroutant d'aujourd'hui. 2016. Dans l'actualité terrifiante

d'aujourd'hui. Dans le flou et le racisme d'aujourd'hui. Dans la haine occidentale d'aujourd'hui. On parle de liberté, d'égalité, tout en continuant de rejeter l'autre. Face à tout cela, ce mal, ce noir, cette terreur, Soufiane Ababri répond par son extrême sensibilité. Par la réinvention de l'art de la miniature. Par le sexe visible et triomphant. Par l'amour qui, là-bas comme ailleurs, ne veut plus se cacher. Ne veut plus s'excuser d'exister. Par le cœur meurtri mais toujours dans l'élan. Dans la jouissance contagieuse.

Dès le premier regard posé sur cette série, j'ai eu envie de le suivre, Soufiane. Maintenant, je veux rester avec lui dans le lit. Corps à corps. Marocain à Marocain. Lui, avec ses dessins. Moi, avec mes mots arabes. Tous, dans la résistance plus que nécessaire en 2017.